

HUGO
MEUNIER

STANKÉ

RATÉ







RATÉ



DU MÊME AUTEUR

Jimmy Diamond est une merde, Les Malins, 2021.

Olivia Vendetta, Stanké, 2021.

« Les aventures de Révolver Jack dans... »,
nouvelle dans le collectif *Oups !*
Mauvaise fenêtre, Les Malins, 2020.

Le Patron, Stanké, 2019.

« Miss Daisy et son chauffeur », nouvelle dans
le collectif *On tue la une*, Druide, 2019.

*Infiltrer Hugo Meunier – Enquête sur la vie
des vedettes québécoises*, Lux, 2017.

Walmart – Journal d'un associé, Lux,
collection « Lettres libres », 2015.

Au pays des rêves brisés (avec Katia Gagnon),
La Presse, 2008.

HUGO MEUNIER

RATÉ

STANKÉ

À Jojo, qui aura à peine le temps de lire cette dédicace.

« Mais j'suis heureux parce qu'au moins j'meurs l'esprit tranquille
J'vais recommencer mon autre vie d'la même façon
J'vais avoir d'l'instinct, j'vais rester fidèle à mon style
L'entente parfaite entre mon cœur et ma raison »

Dehors novembre, Dédé Fortin (Les Colocs)



« Je vous aime, c'est moi que j'aime pas assez. »

Robin parcourt pour la énième fois le bout de papier chiffonné qu'il conserve au creux de sa main. La calligraphie est rugueuse, précipitée.

Dans l'angle mort à sa gauche, dans le couloir, sa mère s'obstine avec un docteur voûté dans son sarrau.

— On va tout faire pour le sauver, madame, promet-il d'une voix plus traînante que rassurante.

Pauvre maman, soupire Robin. Bien sûr que le bon docteur, même s'il dégage plus la péremption que la confiance, va tout faire pour le sauver. Il n'a d'autre choix que d'honorer le serment d'Hippocrate, dont parlait l'autre jour sa prof d'éthique et culture religieuse pendant son exposé sur l'aide médicale à mourir. C'est son travail de ne pas laisser les gens crever sur une table d'opération.

Le contraire serait bizarre. « *Désolé madame, j'ai beaucoup de patients et votre mari a un peu couru après le trouble, alors fort possible que je le laisse agoniser*

sur sa civière au détriment de cette blonde poitrinaire là-bas, coupable d'avoir fait confiance aux facultés de conduite (affaiblies) d'un gars rencontré dans un bar quelques heures plus tôt, pour sa part mort encastré dans le pare-brise. Son cercueil sera fermé pour l'occasion, mais on suggère de toute manière toujours la crémation, plus écologique et nettement moins onéreuse que l'inhumation.»

Le scénario imaginaire traverse l'esprit de Robin, sans l'amuser.

Il est surtout concentré à juger hautement ironique le fait que sa mère l'ait traîné, *lui*, jusqu'ici pour l'épauler dans cette « terrible épreuve ». Aussi bien amener un pyromane aux funérailles d'un pompier.

« C'est un bon ami et sa présence m'aidera à passer au travers de cette épreuve », a-t-elle justifié au téléphone durant le trajet, à quelqu'un qui réclamait vraisemblablement des explications.

Des mots qui sonnaient empruntés. S'il n'avait pas été là dans la voiture avec son accent en trou de cul de poule, sa mère aurait plutôt dit quelque chose comme « cet estie d'enfer » ou « cette grosse crisse de marde ».

La seule certitude de Robin, c'est que son père se retournerait dans sa tombe s'il savait que sa mère l'a conduit ici. Mais n'anticipons rien. Pour l'heure, Christian Cornellier dort tranquillement sur son lit d'hôpital, « maintenu artificiellement en vie », comme disait le doc à l'air blasé.

Impossible d'aller le voir pour l'instant. Ça semble important pour sa mère, qui en fait une scène dans le

couloir. L'argument « il a besoin de moi » ne paraît pas émouvoir le médecin non plus.

À quoi bon. S'il se trouve quelque part entre la vie et la mort, c'est qu'il n'est pas vraiment étendu aux soins intensifs. « Nos patients comateux peuvent peut-être nous entendre, personne ne le sait », a laissé flotter un infirmier versant dans l'ésotérisme médical, pour reconforter l'adolescent à son arrivée.

Robin s'est jusqu'ici retenu de se laisser duper par le moindre mirage d'espoir, même pas encore certain d'avoir envie de s'y accrocher si les signes vitaux se mettent à galoper sur le moniteur à écran tactile près de la tête du lit.

Vu son état après « l'accident » (les gens semblent avoir du mal à appeler un chat un chat, constate-t-il déjà), son père va probablement finir par être débranché. Les lits d'hôpitaux sont rares comme des selles papales, pas question d'y assigner indéfiniment quelqu'un qui n'arrive pas à respirer sans l'aide de la médecine moderne, de surcroît un malheureux qui a décidé de poinçonner lui-même sa carte dans le grand horodateur de la vie. Ça doit être quelque chose comme ça, la sélection naturelle.

Les employés en ont déjà plein les bras avec des patients incapables de se torcher le cul.

— On va manger un morceau en bas, tu viens ? demande sa mère, flanquée du « bon ami », avec son visage affligé de circonstance.

Possible qu'il soit sincère, les gens ne sont pas tous cyniques. Sinon, il se sent coupable, c'est certain, à le voir éviter son regard, ce qui serait un peu normal.

Réfléchir avec d'autres organes que le cerveau comporte des risques. Comment prévoir qu'on finira par avoir un drame sur la conscience lorsque le désir ou – dans le cas présent – l'amour guide notre conduite ?

— Pas faim... balbutie l'ado, en serrant, comme si sa vie en dépendait, le bout de papier froissé calé dans sa main, au point d'avoir les jointures blanches à force de court-circuiter la circulation sanguine à cet endroit.

Le couple patenté pour un bref meilleur et désormais le pire disparaît au fond du corridor, à grands coups de fortifiantes marques de réconfort.

Robin se retrouve seul au milieu du couloir, devant la chambre où gît son père dans un état jugé « stable ». Un exploit dans un établissement en tête des palmarès d'urgences qui débordent depuis les années quatre-vingt-dix.

L'ado n'a pas envie de pianoter sur son cellulaire, les *trends* sur TikTok ont un arrière-goût bizarre aujourd'hui.

Une préposée aux bénéficiaires s'amène sur l'étage avec un chariot rempli de plateaux de nourriture. Une inqualifiable odeur s'en dégage, le mariage d'une viande louche et de patates en poudre, le tout nappé d'une sauce aux grumeaux. « Bœuf Stroganov », claironne pompeusement l'ardoise près de l'ascenseur.

Certain que le comte adjudant-général de l'empire bolchévique Pavel Alexandrovitch Stroganov, qui a légué pour la postérité son nom au fameux mets, engagerait des poursuites pour diffamation posthume s'il goûtait à cette gibelotte.

La corpulente préposée papillonne de chambre en chambre en transportant les plateaux recouverts d'un

couvercle en plastique, poussant chaque porte avec son postérieur.

À la hauteur de l'ado, elle lui sert une moue empathique, pour la forme. Les nouvelles voyagent plus vite que l'espoir dans les couloirs d'hôpitaux. Robin l'ignore, mais cette face de compassion le suivra une bonne partie de sa vie, à présent.

Au bout de longues minutes à tenter de dompter les émotions qui tourbillonnent dans sa tête comme une brassée de linge en fin de cycle, Robin se lève. Manger changera peut-être le mal de place, mais pas question d'ingérer le spécial du jour.

Avant d'aller rejoindre sa mère à la cafétéria, il s'immobilise devant la porte fermée de la chambre tamisée, où l'enveloppe corporelle de son père magasine ses premières plaies de lit.

À travers la fenêtre, il distingue sa carcasse immobile, figée dans un sarcophage de plâtre comme un personnage de momie dans *Scooby-Doo*. Son visage est calme. Des tubes le relie à des poches de sérum de couleur pisse et orange. Une trachéotomie l'aide à respirer normalement, le moniteur se tient tranquille. Quelques bouquets de fleurs forment déjà un cocon mortuaire autour du patient.

Robin ne sait pas si l'infirmier bienveillant a raison ou pas au sujet des gens dans le coma qui peuvent entendre ce qui se dit à leur chevet. Il ne sait pas ce qu'il lui dirait non plus.

Et s'il trouvait les mots, pas sûr que son père apprécierait.



« Hang my head,
drown my fear,
till you all just disappear. »

BLACK HOLE SUN, CHRIS CORNELL (SOUNDGARDEN)

Christian écrase un joint dans le cendrier posé sur la table de patio, en s'engourdissant devant YouTube sur son cellulaire, quand Marilyn l'interpelle de la maison.

— CHRIS !

Le trentenaire flambant neuf entre en trombe dans l'appartement, traînant l'odeur de *weed* dans son sillage.

— Quoi?!? demande-t-il en faisant irruption dans la salle de bain, où sa blonde est accoudée sur le meuble du lavabo, le dos arqué.

— Je viens de pisser par terre, j'ai pas eu le temps de me rendre, gémit-elle, grimaçante.

Une flaque incolore recouvre quelques carreaux de céramique, vestige d'un passé glorieux où l'argile cuite régnait en maître dans la fioriture domestique.

— C'est pas de la pisse, t'as perdu les eaux, crisse ! rectifie Christian, en panique.

Le couple a beau avoir abandonné une petite valise près de la porte depuis un mois pour avoir l'air responsable devant la visite, rien ne prépare vraiment les gens à devenir parents.

Certainement pas les cours prénataux organisés par le CLSC en tout cas, une des expériences les plus infantilisantes vécues par Christian.

Surtout la partie où on isolait les futurs papas dans une salle à part, pour leur permettre de ventiler « entre *boys* ».

« Bon. On a pensé vous amener ici pour discuter entre nous autres, sans nos femmes. Pourquoi ? Parce qu'on l'sait qu'on garde toute en'dans, nous autres, les gars. Qu'on aime pas ça jaser de nos émotions ! » a lancé en fermant la porte le responsable de l'atelier du CLSC au look d'animateur de pastorale de polyvalente, pendant que sa blonde briefait les dames sur quelques technicalités du miracle de la vie dans la pièce voisine.

Christian, qui n'avait jamais eu d'ennui à gérer ses émotions, jugeait l'exercice aussi stérile qu'une retraite de yoga à Val-Morin pour un moine tibétain. Si Pascal et Yannick semblaient apprécier ce *safe space* pour demander « sans jugement » combien de temps ils devraient patienter avant de copuler après l'accouchement, lui ne se sentait pas visé par cette permission de s'exprimer. Il faisait de l'impro depuis le secondaire, du théâtre depuis le cégep et gagnait sa vie comme comédien depuis sa sortie de l'école nationale. Pour ce verbomoteur extraverti, le défi serait plutôt d'apprendre à se la fermer de temps en temps.

Ça expliquait en tout cas le clin d'œil sardonique de Marilyn, lorsqu'il avait suivi en bougonnant le groupe de futurs papas dans la pièce d'à côté. « Vas-y mon chéri, va parler de tes émotions », avait-elle chuchoté, se retenant d'éclater de rire.

Si Christian est le plus sociable du couple, Marilyn l'est aussi, mais dans une moindre mesure. Pas le choix

d'aimer un peu le monde avec un poste de conseillère en communication à la commission scolaire. Une job surtout alimentaire, puisque ses rêves de comédienne à elle sont tombés à plat quand elle est tombée enceinte. Elle ne tournait plus depuis plusieurs mois de toute façon, après avoir fait quelques voix pour des pubs à la radio en sortant de l'école, peu de temps avant de rencontrer Christian.

On l'avait déjà oubliée, s'était-elle résignée. *Next*. Une grossesse et un congé de maternité peuvent s'avérer fatals pour des comédiennes pas encore établies. Les gars d'aujourd'hui ont beau changer des couches et donner un biberon de temps en temps la nuit, l'équité n'existe pas encore dans ce milieu impitoyable d'éternels pigistes, où l'on est prêt à lancer quelqu'un devant un autobus pour décrocher un second rôle dans une sitcom fade.

Pour se consoler, Marilyn se rabat sur le militantisme, terreau fertile avec toutes les injustices qui pullulent. L'inaction politique pour contrer les changements climatiques, les peines bonbons pour les agresseurs notoires et le retour en politique de cet ancien premier ministre au passé corrompu suffisent à lui donner des partitions pour jouer de la casserole dans la rue.

Christian, lui, est l'épicurien du couple. Il improvise bien dans une cuisine, connaît le vin après avoir flirté avec l'œnologie (il a lu un livre de François Chartier), cultive une relation obsessionnelle malsaine avec le ménage et a un besoin viscéral de voir des gens. D'être vu surtout. Cet hédoniste vit pour s'amuser, maintient ses rapports à la surface le plus

possible. La vie est suffisamment lourde comme ça, sans devoir se taillader les veines en se racontant la guerre ici ou la famine là-bas autour d'un Ruffino Chianti la fin de semaine.

Marilyn, c'est tout le contraire. Elle consacre son temps libre à changer le monde, une table de concertation, un CA et une mobilisation à la fois. Les soirées dans des bars constituent à ses yeux une perte de temps et d'argent. Celles entre filles l'emmerdent encore plus, préférant la proverbiale franchise des gars aux jacasseries féminines.

Loin des stéréotypes, le couple traverse les saisons à la surprise de ceux – nombreux – qui lui donnaient quelques mois.

Christian le *player* jouisseur et Marilyn la féministe révolutionnaire : c'était pourtant voué à l'échec.

Après des années à voir tous ces couples fusionnels à l'avenir garanti sur papier s'autocombustionner autour d'eux comme autant de feux de paille, les principaux intéressés ont cependant fini par y croire eux-mêmes.

D'où ce projet de bébé qui avait au départ terrorisé Marilyn, celle-ci alléguant ne pas être prête à ça. Elle envisageait plutôt se lancer en politique municipale ou provinciale, militait déjà au sein d'un jeune parti de gauche créé par Françoise David, une de ses idoles qui lui avait inspiré une création théâtrale ayant pour thème central la marche « Du pain et des roses ».

Elle se demandait le plus sérieusement du monde si c'était avisé de mettre un enfant au monde, alors que

les glaciers fondent et que la surpopulation menace l'écosystème fragile.

La désinvolture de Christian quant au projet bébé n'avait rien pour la rassurer non plus. Sa pensée magique que « le bébé va s'adapter à tout » et que ça serait « super d'être une famille » manquait de conviction. Marilyn n'était pas dupe ; elle savait bien que c'était elle qui allait se lever la nuit pour l'allaiter, elle qui allait transformer son corps en champ de bataille, elle qui hériterait de la charge mentale et du portefeuille du ministère des Affaires plates (sans la limousine). Comme toujours.

Christian serait plus du genre à montrer des photos de papa fier à tous les clients du Baraka ou d'ailleurs, sans pour autant changer d'un chouïa ses habitudes de vie.

Marilyn avait capitulé. Après huit ans de vie commune, une demi-douzaine de voyages en sac à dos, une vieille chatte semi-aveugle de onze ans pré-nommée Sigourney Weaver et l'entretien d'un jardin communautaire, un nouveau projet s'imposait pour justifier l'intérêt de battre des records de longévité conjugale. Comme leur appétit sexuel avait prodigieusement tenu la route, Marilyn était tombée enceinte en quelques semaines.

Les effets du cannabis se dissipent en un claquement de doigts. Lorsque le plan de soirée « Visionner de la musique live sur YouTube » se fait plaquer dans les casiers par l'option « Devenir une famille », mieux vaut avoir les idées claires.

En verrouillant la porte de leur logement du quartier Rosemont pour se rendre en trombe à l'hôpital,

Christian et Marilyn ignorent trois choses assez importantes.

1. Ils reviendront dans trois jours à bord de leur Civic 2002 avec un gros bébé encore fripé de neuf livres sept onces.

2. Ce poupon sera un fils qui s'appellera Robin (ils ignorent le sexe, évidemment, comme le font les énergumènes de leur espèce), conformément au premier nom sur leur liste de gars. Unique consensus parmi les Jérémie (trop commun), Thomas (les maudits noms en « a ») et Armand (jugé trop pédant finalement).

3. Enfin – et la meilleure des choses : ni Christian ni Marilyn n'auront à feindre le coup de foudre avec la chair de leur chair. Ils tomberont éperdument amoureux de Robin avant même la coupure du cordon ombilical.



« Mourir sans la moindre peine,
au dernier rendez-vous,
moi je veux mourir sur scène.
en chantant jusqu'au bout. »

MOURIR SUR SCÈNE, DALIDA

Aujourd'hui, tout le monde s'amuse à se raconter ce qu'il faisait le 11 septembre 2001 pour commémorer la tragédie.

Robin n'était pas né, mais il subit chaque année les souvenirs de ses profs, de ses parents et même du gars

à la radio dans l'autobus. C'est pire cette édition-ci, qui tombe un chiffre rond.

Un constat se dégage peu importe l'année : l'anecdote n'est jamais palpitante. « Moi j'ai vu le deuxième avion *crasher* en direct à la télévision ! » se targue sa mère, comme si elle avait grimpé le Kilimandjaro à reculons sur les mains, négligeant le fait que des centaines de millions de personnes à travers le monde avaient vécu cette traumatisante – mais banale – tranche de vie.

Robin n'en a cure, du 11 septembre. Même les troublantes vidéos d'avions en train de percuter les tours jumelles l'ont toujours laissé de marbre. Il a vu mille fois pire sur Netflix. Il faut dire que les images captées par les cellulaires de l'époque donnaient de piètres résultats. Un tel attentat aujourd'hui serait immortalisé de bien meilleure façon, avec des images de drones en haute résolution et des téléphones munis de puissants zooms permettant de mieux profiter de la frayeur dans le regard des désespérés qui auraient la mauvaise fortune de se jeter en bas d'une tour en flammes.

Comme l'adolescence est le règne des contradictions, Robin se gargarise, en revanche, des rares archives de ravages causés par des tsunamis qu'on trouve sur Internet. Celui de 2011 au Japon, filmé avec des caméras et des cellulaires de meilleure qualité, offre des images qui donnent froid dans le dos. Robin a lu quelque part que, dans l'imaginaire nippon, le terrifiant Godzilla consiste en une sorte de métaphore de ces violents raz-de-marée qui frappent leurs îles et

provoquent la dévastation dans leur sillage. Même une vidéo amateur du tsunami de 2004 qui a balayé l'Asie du Sud, faisant deux cent cinquante mille morts, prise en Thaïlande, l'a profondément marqué, en tout cas mille fois plus que les images d'avions qui percutent le World Trade Center.

Vue plus de quatre millions de fois, cette vidéo s'ouvre sur des images de gens qui se prélassent sur une plage de Koh Phi Phi et dont le regard est attiré par des vagues rapides au loin dans l'océan. « Les Thais, regardez, ils partent ! » s'exclame une voix derrière la caméra, sur des images d'insulaires en train de déguerpir en criant « Tsunami ! ». Puis un bateau de pêche chavire, suscitant la panique générale. L'eau – puissante et impitoyable – ensevelit ensuite tout sur son passage, précédée par une cavalerie d'écume.

L'image la plus forte demeure ce malheureux en maillot rouge, seul sur la plage, disparaissant dans les vagues insolentes sans broncher, comme s'il acceptait son sort. La scène est captée en direct. La mort, inévitable, accueillie avec résignation.

Robin a été ébranlé par cette vision, au point de pousser ses recherches, propulsant ces vidéos de catastrophes naturelles au sommet de son algorithme.

Il n'a jamais vraiment réfléchi aux raisons derrière cet intérêt morbide. S'il l'avait fait, il aurait pu déduire que la mort commanditée l'émeut moins que la mort naturelle, où l'homme impuissant s'incline devant les forces de la nature. Un rappel de l'insignifiance de l'aventure humaine, dont la trajectoire ne tient qu'au caprice des éléments.

Mais bon, au moins, pendant que tout le monde s'épanche sur le *nineleven*, on oublie de lui rappeler que son père est toujours maintenu en vie artificiellement à l'hôpital.

Ça fait deux mois aujourd'hui et Robin vient d'avoir treize ans sans lui. Ce n'est pas la première fois que son père rate sa fête, mais il n'a jamais eu une aussi bonne raison.

Sa mère lui a préparé son repas favori (lasagne bolognaise avec un *side* de salade César) et a eu la présence d'esprit de ne pas inviter son « bon ami ».

Robin est rendu à l'âge de recevoir de l'argent en cadeau. Un pactole de cent dix dollars (et deux cartes-cadeaux d'Amazon) repose au fond d'un plat Tupperware sur sa table de chevet.

Soixante jours que son père respire grâce à un tube inséré dans sa trachée et tout le monde semble être passé à autre chose. Marilyn a recommencé à travailler trois semaines après l'incident. Les parents de Christian n'appellent plus tous les jours pour prendre ou donner des nouvelles. La poussière retombe. On évoque Christian au passé. Les médecins ont peu d'espoir de le ramener, même si les signes vitaux sur le moniteur numérique derrière lui sont toujours stables.

— C'est bizarre à dire, mais la suite repose entre ses mains à lui ou bien les vôtres, a résumé le vieux médecin à la mère de Marilyn la semaine dernière, une façon de dire « Quand vous serez prêts à faire ce qu'il faut, faites-moi signe ». Certains patients passent des années dans le coma avant que leurs proches se

résolvent à les laisser partir, a souligné le docteur, qui n'encourage pas l'emprunt d'une telle avenue.

C'est ironique, de toute façon, de s'acharner à garder en vie quelqu'un qui voulait mourir. C'est la conclusion à laquelle pas mal tout le monde en arrive d'ailleurs, sauf peut-être Marilyn, qui met ça sur le dos de son fils.

— Rien ne presse, on va attendre d'être prêts. Robin a un deuil à faire, et pour l'instant, nos visites permettent de prolonger nos adieux, plaidait-elle au téléphone à sa mère l'autre jour, pendant que Robin épiait leur conversation.

L'adolescent n'est pas dupe, il sait bien que c'est surtout sa mère qui n'est pas prête à tirer la plogue, dépassée par une telle fin en queue de poisson avec l'homme avec lequel elle a partagé la moitié de sa vie.

Son entourage a beau lui répéter de toutes les manières possibles que ce n'est pas de sa faute, Marilyn sait que la vérité est plus complexe. Elle connaît Christian mieux que quiconque. Il aurait fini par surmonter sa peine, mais leur rupture et sa liaison trop rapide avec Gabriel ont sans doute précipité sa chute.

L'impossible perspective d'une deuxième chance ou, au moins, d'une pause, réclamée dans ses supplications par Christian, a été reçue comme une condamnation à mort.

Elle aurait pu prendre son temps, fréquenter Gabriel en cachette, mais Marilyn n'est pas du genre à faire les choses à moitié. C'est ce qui la rend si authentique. C'est aussi ce qui la rend si dangereuse.

« Robin a un deuil à faire. »

Facile à dire. Comment fait-on un deuil au juste ? se demande le garçon, en luttant à nouveau contre l'insomnie. Comment fait-on pour accepter la mort d'une des seules personnes qu'on connaît ?

On peut bien débrancher son paternel si ça peut libérer un lit, Robin sait pertinemment que son deuil n'a rien à voir avec des visites à l'hôpital pour se recueillir devant cette esquisse de père perdu dans les limbes. La seule interaction possible consiste à documenter l'évolution de sa barbe d'une semaine à l'autre. Elle est forte et grisonnante, un net contraste avec son visage d'ordinaire frais rasé.

« Robin a un deuil à faire. »

Un deuil, certes, se dit l'adolescent, mais surtout celui de sa vie d'avant, de son enfance en pyjama à pattes, de Lego sur la table du salon avec son père, de films en mangeant de la réglisse avec sa mère et de sorties aux lanternes au Jardin botanique ou aux glissades d'eau en famille une fois par année.

Cette vie est morte, enterrée et ne reviendra pas. Elle l'était déjà avant « l'accident ».

Sa mère est passée à autre chose, de toute façon. Gabriel a commencé à venir à la maison, quand Robin n'est pas là. Il n'est pas con, il voit bien ses vêtements se mélanger aux siens dans le tas de linge sale, et c'est la pire des sensations. Ceux de Christian sont encore rangés dans les tiroirs de la commode. Comment ose-t-elle ? s'indigne Robin, dont les symptômes du malheur se traduisent jusqu'ici par des résultats scolaires poreux.

Sa mère a même recommencé à rire. La première fois, Robin a trouvé ça indécent. Maintenant,

il s'habitue. C'est peut-être ça, la solution, après tout.

C'est ce qu'il se dit en allant la retrouver dans sa chambre au fond du couloir.

— M'man ?

Marilyn est assise dans son lit, la tête adossée contre un oreiller remonté. Elle lève les yeux de son cellulaire où elle lisait le témoignage d'une veuve du 11 septembre qui a refait sa vie avec un homme, qui a aussi perdu sa femme dans l'effondrement de la tour sud du World Trade Center.

— Oui, mon amour ?

Robin baisse les yeux et marmonne d'une voix à peine audible.

— C'est correct, on peut le laisser part...

L'adolescent éclate en sanglots avant même de finir sa phrase. L'être humain a beau être capable de tout rationaliser, même la douleur, pas facile de s'exprimer lorsqu'on a un trou immense à la place du cœur.

— Oooh mon amour ! s'exclame sa mère, qui l'attire près d'elle.

Cette nuit-là, Robin prend la place de Christian et de Gabriel à la gauche du lit *queen*.

En remontant le couvre-pied jusqu'à son menton, il se protège momentanément de la tempête qui gronde au fond de son ventre.



Comment reprendre le cours de sa vie après avoir tenté de se l'enlever? C'est le défi qui attend Christian, qui a raté son suicide et qui retourne chez lui après avoir été plongé plusieurs mois dans le coma.

Mais réapprendre à vivre n'est pas la plus haute montagne qu'il aura à gravir. Il devra surtout réparer sa relation avec son fils adolescent, Robin, qui ne pardonne pas à son père d'avoir voulu l'abandonner.

Accueilli comme un survivant, voire un miraculé, par ses proches, Christian, qui conserve de graves séquelles, devra essayer de regagner une certaine autonomie, en plus de composer avec un fils révolté et une ex qui se retrouve malgré elle dans un rôle d'aidante naturelle.

Un roman sur la perte, malgré tout rempli d'espoir.



Diplômé en littérature, Hugo Meunier s'est spécialisé en journalisme d'immersion. Il a été journaliste à *La Presse*, puis directeur productions et contenus numériques chez Québecor Média. Il est actuellement reporter pour URBANIA. Il a publié deux ouvrages chez Lux, ainsi qu'une nouvelle dans un collectif jeunesse et un roman jeunesse (Éditions Les Malins). Il a fait paraître à l'automne 2019 son premier roman, *Le Patron*, chez Stanké, suivi d'*Olivia Vendetta* en 2021.

